

**Coup de coeur**  
**Duo d'Anglais**  
*Dangerous Liaisons et Distant Voices, Still Lives*

Yves Rousseau

Volume 8, numéro 3, avril-mai 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (1989). Compte rendu de [Coup de coeur : duo d'Anglais / *Dangerous Liaisons et Distant Voices, Still Lives*]. *Ciné-Bulles*, 8(3), 24-25.

Yves Rousseau

## Duo d'Anglais ■

Le cerveau humain est à la fois lieu d'imagination et de mémoire. Les deux sont indissociables et se nourrissent mutuellement. L'imagination, c'est la faculté de se représenter des objets déjà perçus et celle de former des combinaisons inédites à partir des données fournies par la mémoire. Cette faculté de mettre en images le possible, le cinéma la possède dans sa nature profonde, et l'utilise avec un bonheur inégal. Ses détracteurs lui reprochent de faire de tout spectateur un émule d'Alex dans **Orange mécanique**, un être qui ne peut cesser de regarder l'écran, lié à son fauteuil dans une position foetale, soumis à un conditionnement sauvage d'images et de sons, privé de toute possibilité d'implication active sinon celle de régresser vers un état végétatif où l'exercice du libre-arbitre n'est plus concevable. Il est vrai qu'une large part de la production assigne au spectateur le rôle du chien de Pavlov, réduisant son plaisir à une série de réactions attendues

induites par des stimuli tout aussi typés, le plus célèbre étant l'équation amour contrarié plus violons languissants égale larmes.

Les films qui dévient de ce programme sont classés *difficiles* alors qu'ils ne font que jouer sur un autre registre du plaisir cinématographique : celui de la pensée. Valéry disait de l'inspiration que ce n'est pas l'état nécessaire au poète lorsqu'il écrit mais celui auquel il doit conduire son lecteur. **Dangerous Liaisons** de Stephen Frears et **Distant Voices, Still Lives** de Terence Davies, sont de cette trempe : ils placent le spectateur en état d'inspiration.

Ces deux films mettent littéralement en scène mémoire et imagination, avec une dominante pour la mémoire chez Davies et l'imagination chez Frears.

**Distant Voices, Still Lives** est la chronique (largement autobiographique) d'une famille prolétaire de l'Angleterre des années 50, où la vie est rythmée par les fêtes familiales (mariages, décès, vacances) et les chansons populaires de l'époque. Doté d'une structure éclatée qui privilégie l'instant du souvenir à la chronologie, le film de Davies rappelle étrangement un **Singin' in the Rain** (1952, Gene Kelly) qui serait tiré vers son pendant cauchemardesque, à l'opposé du *cinéma de rêve* qu'était la comédie musicale.

Terence Davies établit sa mise en scène à partir de plans qui évoquent des photos de famille où les personnages s'animent pour révéler l'inauvouable familial : la tyrannie du père, la pauvreté,

### Liaisons dangereuses

35 mm/coul./120 min/  
fic./1988/France

**Réal.** : Stephen Frears  
**Scén.** : Christopher Hampton  
**Image** : Philippe Rousselot  
**Mus.** : George Fenton  
**Mont.** : Mick Audsley  
**Prod.** : Norma Heyman et Hank Moonjean - NSL Limited Prod.  
**Dist.** : Warner Bros.  
**Int.** : Glenn Close, John Malkovich, Michelle Pfeiffer



# et Distant Voices, Still Lives

la solitude, la violence mais aussi les bonheurs dont la volatilité est accentuée par leur représentation chantée. Comme dans les comédies musicales, les personnages se mettent à chanter les succès de leur époque a cappella, faisant surgir une dimension de légèreté au milieu de la pesante vie de tous les jours. Ce n'est pas la moindre qualité du film que de faire coexister la comédie et le drame avec une grâce constante. Faisant suite à une trilogie autobiographique (**Children**, 1976 ; **Madonna and Child**, 1980 et **Death and Transfiguration**, 1983) d'une dureté extrême, **Distant Voices, Still Lives** élargit superbement le registre de Terence Davies sans lui faire renier un style personnel au profit d'un cinéma qui devient souvent racoleur avec l'accroissement du budget. Disposant de moyens plus confortables (1,5 million), il investit dans une texture visuelle très particulière, où la couleur ressemble au noir et blanc, où le noir atteint une densité, une opacité telle qu'il matérialise la mémoire, avec ses trous, ses abysses.

Stephen Frears est devenu l'auteur-symbole d'un nouveau cinéma anglais, sec, nerveux, drôle, sexy, violent et angoissé, en prise directe sur l'actualité et les métamorphoses de la City. **Dangerous Liaisons**, au-delà de la représentation de pulsions humaines archétypales, enrichit et éclaire la thématique de Frears basée sur la relation sexe et pouvoir. **Dangerous Liaisons** précise ces enjeux, mettant en lumière le théorème politique qui veut que le contrôle de l'autre repose d'abord sur le contrôle de soi. Si la possession des corps peut paraître alléchante au spectateur, c'est davantage celle des esprits qui préoccupe

Valmont et la Merteuil. Ce travail est plus proche de celui du joueur d'échecs que de l'image du libertin traditionnellement associé au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil se livrent à un duel de cervaux par corps interposés, ces corps ayant des valeurs, fonctions et degrés d'autonomie particuliers, tout comme les pièces de l'échiquier.

Si Valmont semble avoir complété la partie sur le terrain, la Marquise concentre son travail de sape sur son adversaire, elle le regarde s'empêtrer dans la toile de sentiments, certains vrais, d'autres feints, qu'il a lui-même tissée. Dans une toile d'araignée, certains fils sont collants, d'autres pas, afin que le chasseur puisse s'y déplacer. Si l'araignée perd la faculté de différencier les bons des mauvais fils, elle ne vaudra pas mieux que les mouches qui s'y prennent.

Frears a choisi la simplicité pour mettre en scène ce duel à mort entre deux volontés. **Dangerous Liaisons** est un film de chambre, qui mise davantage sur l'intimité du gros plan que sur la somptuosité des décors. Les personnages, malgré les costumes, ne s'embourbent pas dans l'Histoire, ils existent d'abord en affirmant leur humanité. Le duel et la mort de Valmont achèvent le film sur une belle ambiguïté : le rachat de Valmont n'est accompli qu'au prix d'une dernière charge qui sera fatale à la Marquise. L'amour du Vicomte reste jusqu'au bout imprégné de fiel. La caméra est suspendue au-dessus de Valmont agonisant dans la neige. Le sang dessine une fleur rouge autour du corps, une fleur séduisante et vénéreuse. ■



## **Distant Voices, Still Lives**

35 mm/coul./80 min/  
fic./1988/Grande-Bretagne

**Réal. et scén.** : Terence Davies

**Image** : William Diver et Patrice Duval

**Mont.** : William Diver

**Dist.** : Alliance Vivafilm

**Int.** : Freda Dowie, Angela Walsh, Dean Willians, Lorraine Ashbourne